



I

M. Labille.—Eh bien, oui, j'ai invité ma mère à venir dîner avec nous. C'est elle qui préparera le repas pour te montrer comment on fait la cuisine. Comme on mangeait bien chez nous ! Pas des affaires d'amateur comme ici.

N'Attendons Pas Qu'il Soit Trop Tard

Je vis, l'autre jour, dans une maison amie, une dame en deuil qui me toucha. Elle était veuve et venait en outre de perdre son père, un vieillard mort plein de jours dans la possession de toutes ses facultés. Elle parla de lui dans les termes les plus tendres et les plus émus ; elle vanta son intelligence, sa noblesse de caractère et sa bonté. Puis, se laissant glisser sur la pente des souvenirs, elle évoqua aussi la personne de son mari. Nul n'avait été meilleur, nul non plus n'avait été plus aimé. Entre elle et lui l'entente la plus complète avait toujours régné et, seule, la mort brutale avait brisé cette intimité.

Quand elle fut sortie, je restai quelque temps plongée dans une rêverie profonde.

—Qu'avez-vous, me dit mon ami, en voyant que mon silence se prolongeait.

—Je pense, lui répondis-je, à cette pauvre femme si éprouvée. Combien elle aimait son mari ! Et pourquoi faut-il que des unions si parfaites soient de courte durée alors que tant de mauvais ménages subsistent pendant de longues années ?

—Ne vous hâtez pas tant de plaindre cette veuve éplorée, reprit-il. Sans doute elle n'a pas joué la comédie et ses regrets sont absolument sincères. Cependant l'homme dont elle parle sur un ton si attendri, elle ne l'a guère rendu heureux tandis qu'il vivait. Autoritaire, capricieuse, un peu coquette, elle le menait, comme on dit, par le bout du nez. Comme il était modeste et doux, elle le traitait avec une sorte de pitié protectrice, en enfant qu'il faut surveiller et conseiller, et son affection, réelle au fond, avait une apparence un peu dédaigneuse dont je sais que cet homme timide souffrait beaucoup. Emettait-il une idée, elle présentait toujours quelque objection. A elle seule devait appartenir l'initiative, le droit de décider. Une fois ou deux, il voulut résister, imposer sa volonté. Elle eut recours au grand moyen, elle pleura, et lui, excellent, très épris de sa femme, fut bouleversé de ses larmes et renonça à la lutte. Ils vécurent ainsi plusieurs années, l'une donnant des ordres, l'autre obéissant avec soumission. Et c'était chose vraiment pénible, je vous assure, que de voir cet homme bon et faible éprouver chaque jour quelque contrariété nouvelle, dont il ne se plaignait jamais, qu'il ressentait néanmoins très vivement en son cœur. Mais, depuis qu'il n'est plus, ce mari qu'elle écrasait de sa supériorité, elle lui accorde toutes les qualités et tous les mérites. Elle le vante en un langage admiratif, et, se laissant emporter par son imagination, elle se figure qu'elle l'a toujours traité, en effet, comme un homme éminent. Elle raconte les années heureuses où elle le choyait, l'entourait de tendresse et d'attentions. Elle se plaint d'avoir joui si peu d'une félicité si parfaite et, par un retour sur elle-même, elle déplore de ne pouvoir plus jouer auprès de lui le rôle d'épouse tendre et dévouée. Et, je vous le répète, en disant toutes ces choses, elle croit dire l'exacte vérité et ne soupçonne pas que ses actes passés furent tout le contraire de ce qu'elle croit.

—Je ne suis, répondis-je à mon ami, qu'à moitié surpris de ce que vous me dites là. Cette veuve n'est pas une exception. Il me semble même qu'elle représente assez bien la moyenne de l'humanité. Nous aimons très réellement nos parents et nos amis. Mais ces sentiments dorment au fond de nous-mêmes et nos actes feraient parfois douter de leur existence. Notre faiblesse est telle que nous ne savons réprimer nos impatiences, nos humeurs, nos maussaderies. Par susceptibilité excessive, nous prenons de travers les paroles les plus innocentes, nous y répondons par des mots ironiques et méchants. Nous blessons, sans nous en soucier, ceux que nous prétendons chérir, et que nous chérissons en effet, mais moins que nous chérissons nous-mêmes. L'égoïsme invincible qui nous possède nous rend aveugles sur le mal que nous faisons. Et quand ceux qui ont souffert par nous ne sont plus, nous exalons leur valeur, nous célébrons notre amour pour eux, et nous nous savons bon gré de leur rendre si pleine justice. Hélas ! pourquoi attendre ainsi que l'irréparable soit survenu ? Essayons de nous montrer bons et faciles avec tous ceux qui nous entourent et de les traiter vivants comme nous les traitons quand ils sont morts !

MARSILE.



II

La belle-mère.—Je dois l'avouer, la cuisine c'est mon fort.
Mme Labille (tristement).—Oui, je le sais, il m'en parle tous les jours.



III

La belle-mère.—Comment ! George vous casse la tête avec les bons repas qu'il faisait chez nous ? Pauvre chérie ! Mon mari agissait de même la première année de notre ménage. Mais, attendez, je vais en jouer une bonne à notre George...



IV

... (A la cuisine.) Tiens, petite, les gâteaux sont prêts pour le fourneau. Il aura besoin d'avoir de bonnes dents s'il peut les entamer. Maintenant, la farce pour la dinde... S'il avale cela, il a de l'estomac. C'est de la dyspepsie pour un mois...



V

... Oui, la dinde est tendre, mais quand je l'aurai surveillée à la cuisson, il pourra aller chercher la hache...